



# LA RECHERCHE UNIVERSITAIRE, AILLEURS ET ICI

**Simon Laflamme**

Professeur titulaire, département  
de sociologie et d'anthropologie

Université Laurentienne  
Sudbury (Ontario) Canada P3E 2C6



UNIVERSITÉ  
LAURENTIENNE

*Collection de  
monographies sur  
l'excellence en recherche*

Cet article s'inspire d'une allocution prononcée par l'auteur, lauréat du Prix d'excellence en recherche de l'Université Laurentienne pour 1995-1996.

# LA RECHERCHE UNIVERSITAIRE, AILLEURS ET ICI

Une université où l'on ne fait pas de recherche, ce n'est pas une université, c'est une école, c'est-à-dire un lieu où l'on transmet, pour des fins d'application, des savoirs acquis. Certes l'université constitue une maison d'enseignement, de transmission de savoirs; certes elle a pour tâche d'appliquer des savoirs ou pour mission de former des individus qui seront aptes à appliquer des connaissances; mais si elle se résume à cela, elle ne se distingue pas, elle ne se définit pas comme université au plein sens du terme. Plus encore, elle représente alors un milieu où la transmission des savoirs est entièrement tributaire des producteurs de connaissances et, en ce sens, elle ne se présente pas comme milieu dynamique de production du savoir; en son sein, on ne trouve pas une atmosphère de recherche, une envie de découvrir autre chose que le déjà su; on ne constate pas une vigueur critique, où la critique s'alimente à la production même.

Une université ne fait pas que transmettre des savoirs acquis: elle transmet aussi des savoirs qu'elle produit; elle forme à produire des savoirs; elle rend possible la critique non pas par le simple fait qu'elle invite au doute,

mais aussi parce que la critique participe de l'activité de production de connaissances. Soustraire l'université à cela, c'est l'anéantir.

Bon nombre d'institutions d'enseignement recèlent des productions de connaissances. On observe des enseignants - et même des élèves -, hommes ou femmes, en quête de découverte dans les collèges, les écoles secondaires et même les écoles primaires. Mais ces quêtes sont généralement davantage le résultat de quelque contingence qu'un ordre des choses. On les observe, par exemple, lors de concours où les élèves sont invités à soumettre des créations; on les observe quand un enseignant ou un élève, homme ou femme, tente de trouver une réponse à une question particulière dans des circonstances inhabituelles; on les observe encore dans les activités marginales de certains individus qui, après leur enseignement, ont pris pour habitude de donner suite à leur envie de découvrir. Ces quêtes sont donc soit ponctuelles, soit exceptionnelles: soit qu'elles s'inscrivent dans le cadre d'événements spéciaux, soit qu'elles apparaissent comme manifestations d'histoires particulières.

L'université comporte, bien sûr, des quêtes qui s'expliquent par recours à la contingence, mais ce qui la caractérise, c'est avant tout le fait que la recherche soit en elle structurelle: non pas événement isolé, mais bien démarche généralisée et coutumière; elle est une activité qui relève de son essence

même. Et, à maints égards, la santé d'une université dépend de l'étendue relative de son activité de production de connaissances. Mais si essentielle que soit en principe cette activité, en réalité, elle ne peut avoir lieu que dans la mesure où une institution particulière s'est dotée des conditions qui la rendent possible; sinon elle est là un résultat du hasard : le fruit d'une démarche individuelle notamment. Or, ces conditions structurelles ne se mettent normalement en place que à la suite de nombreuses interventions qui se sont succédées dans le temps; elles appartiennent à une tradition, une tradition qui confère au moins l'esprit qui anime la recherche, qui la fait reconnaître comme souhaitable, qui la présente comme essentielle à l'institution. Le ou la jeune professeur qui est là recruté trouvera immédiatement, entre autres choses, des modèles de chercheur à suivre. Ainsi, on peut avancer que l'université dont l'histoire est courte parviendra probablement plus difficilement qu'une autre à faire que la réalité corresponde au principe, c'est-à-dire à faire que l'activité de production de connaissances soit moins le fruit de quelque hasard que l'effet de l'institution, qu'une manifestation structurelle, qu'un phénomène communément généré par le milieu. Et, par conséquent, la part de la contingence sera là plus importante dans la production de connaissances. Mais la contingence, si elle est facteur d'isolement des travaux de recherche, n'en a pas moins pour corollaire une forme de liberté.

Dans l'institution à tradition courte, la recherche se fait communément au gré des inspirations et de l'énergie d'individus ou d'équipes qui conçoivent les problématiques dans une grande autonomie aussi bien par rapport aux paramètres qui sont déterminés par la tradition de l'institution que par rapport aux courants institués dans le monde scientifique.

Il y a ici un dilemme. L'université qui présente une tradition de recherche imposante, quoiqu'elle puisse se faire stimulante, en tant qu'institution, peut aussi fortement délimiter le champ des possibles et porter en elle certains empêchements. Les habitudes qu'elle reproduit, les réseaux dans lesquels elle s'inscrit peuvent avoir un tel effet qu'ils prescrivent les questionnements et les instruments d'analyse. Le chercheur, ici, s'il est animé par le milieu, n'en est pas moins fortement déterminé par lui. Dans bon nombre de disciplines, il est difficile, au sein de plusieurs institutions, et à cause de l'influence de maints réseaux dont font partie les universités aux traditions imposantes, de réfléchir et d'intervenir en dehors de certaines balises. L'université dont la tradition est courte, à l'opposé, bien qu'elle puisse s'avérer moins vivifiante sur un plan général, peut rendre plus facilement possible les démarches originales, mais, en même temps, elle rend souvent difficile la reconnaissance de ces démarches dans les communautés scientifiques, à cause de sa faible inscription dans les réseaux. Et la faiblesse de la

tradition, de surcroît, coupe souvent des ressources dont ont besoin les projets originaux, notamment quand, au sein même de l'institution universitaire, la recherche se pose encore dans une alternative où l'autre option, entendue comme exclusive, est l'enseignement. Il va sans dire ici qu'une université n'arrive à se faire université, à se doter ne serait-ce que d'une tradition courte de recherche, que dans la mesure où la force de ses cadres et de sa production, si contingente soit-elle, ont permis de surmonter l'alternative et de faire que l'institution se définisse elle-même comme destinée à l'enseignement et à la recherche, tout à la fois à la transmission et à la production de connaissances.

Plus la tradition de recherche est marquée, plus il est facile pour l'institution de générer des entreprises de production de connaissance mais plus cette tradition est imposante, moins elle rend possible la liberté. Plus la tradition est brève, plus il est facile de travailler en dehors des sentiers battus, mais plus il est probable que les productions de recherche soient là méconnues - soit que l'institution ne disposera pas des ressources de tous ordres qui les parachèveront, soit qu'elle ne fasse pas en sorte qu'elles s'inscrivent dans les réseaux. Le dilemme, si réel soit-il, n'est évidemment pas absolu: il existe des travaux originaux dans des universités où la tradition est longue et des productions réputées dans des universités où elle est courte. Mais ces cas

n'invalident aucunement le principe de la dualité des systèmes de contraintes. Il est plus facile de produire dans une institution à longue tradition de recherche, mais il est là plus difficile de produire autre chose que ce qui est attendu. Par ailleurs, il est plus difficile de produire dans une institution à tradition courte de recherche, mais il est là plus facile de produire quelque chose d'inusité. Il est partout difficile de diffuser ce qui n'est pas déjà attendu mais l'accès aux diffuseurs est plus facile dans les universités où l'on compte déjà des membres inscrits dans des réseaux de diffusion.

Au problème de la durée de la tradition, il faut ajouter celui du milieu au sein duquel s'implante l'université. Toute université joue un rôle important dans son milieu. Mais dans un environnement très développé et très urbanisé, les ressources spécialisées sont moins rares qu'elles ne le sont en région - comme on dit maintenant comme si on ne trouvait pas les grandes villes dans des régions. À cause de cette rareté, l'ensemble des chercheurs de l'université «régionale» est davantage sollicité. Cette sollicitation, dans la mesure où elle fait appel à des compétences purement appliquées, peut réduire l'activité de production de connaissances; dans la mesure où elle commande des tâches empiriques, elle peut réduire la recherche abstraite; dans la mesure où elle requiert des recherches spécifiques, elle peut orienter ou réorienter toute

une trajectoire de recherche. On trouve alors un effet de milieu qui tend soit à réduire les travaux de recherche, soit à les diriger dans les secteurs empiriques, soit à restreindre la part des travaux de production qui pourrait être animée par le questionnement du chercheur tel qu'on l'observerait dans le contexte d'une plus grande autonomie par rapport au milieu environnant.

Dans la plupart des cas, les universités à tradition courte sont situées en dehors des grands centres urbains. Ce sont donc celles qui subissent le plus nettement la sollicitation du milieu extérieur. On pourrait être tenté de dire que la liberté qui est accordée à leurs travaux de production de connaissances par le fait qu'elles ne connaissent pas de longues traditions de recherche leur est enlevée par un milieu exigeant. Ce serait partiellement vrai seulement. Si, la recherche en région est souvent plus pratique, plus empirique et si elle fait moins de place aux questionnements de chercheurs qu'on imagine moins nécessairement impliqués dans le milieu, elle laisse bien le chercheur dans l'autonomie par rapport aux traditions de recherche établies. Et, plus encore, par le fait que les objets ex-centrés sont inusités, qu'ils réclament des problématiques et des analyses originales, et par le fait encore que les chercheurs connaissent plus communément une autonomie qui leur permet d'aborder différemment des problèmes, non seulement la recherche est-elle là plus

normalement originale, mais elle rencontre pour cette raison même un surcroît de difficulté à se faire reconnaître. Et puis le fait de produire des connaissances hors des grands centres, dans des institutions à tradition courte n'annihile pas la recherche, ni la réflexion abstraite, ni même les questionnements intérieurs. Il rend la recherche plus difficile, certes. Mais il fournit aussi des matières qui auraient autrement été ignorées; il oblige le théoricien à moins s'éloigner de l'empirie; il oblige à osciller entre les questionnements internes d'un champ d'étude du point de vue d'un chercheur et les questionnements qui se présentent en dehors de ce champ. Cependant, dans une université à tradition courte, ces contraintes deviennent bénéfiques au prix d'un immense travail, grâce à une chance appréciable et à l'appui non équivoque de l'administration.

On peut tempérer les effets d'une courte histoire et de l'éloignement en faisant allusion à une espèce de mondialisation du savoir. Et on aura en partie raison. Mais on n'arrivera pas à invalider l'effet ni de l'un ni de l'autre; il ne faut tout de même pas être naïf au point de croire que tout bon projet trouve son financement et que toute bonne recherche trouve son diffuseur. De même, on pourrait excuser toute «improduction» de connaissance en invoquant l'éloignement - comme si Sudbury était plus loin de Montréal et de Toronto que Montréal et Toronto de Sudbury -, et le manque de

ressources, comme si les informations ne circulaient pas, comme s'il n'y avait à lire que ce que les institutions à tradition longue cautionnent. Mais il faudra bien en venir à rendre compte de la qualité et de la quantité des travaux de production de connaissance qu'on effectue dans les universités à tradition courte.

L'Université Laurentienne n'a pas quarante ans; elle est loin des grands centres. La recherche qu'on fait en elle connaît toutes les embûches qui sont liées aux institutions à courte tradition et au fait d'être situé à la périphérie des grands centres. Mais elle connaît aussi toutes les possibilités qui en sont la contrepartie. N'en déplaise à ses bruyants détracteurs, en peu de temps, et malgré sa situation géographique, cette institution s'est énormément transformée: presque exclusivement consacrée à l'enseignement, à l'origine, elle est maintenant devenue une institution où les membres qui ne font pas recherche sont rares, et, au fur et à mesure que les années passent, proportionnellement de moins en moins nombreux. Il y a à peine quinze ans, le professeur qu'elle recrutait trouvait peu de modèles de chercheurs dans l'institution; aujourd'hui, à peu près tous les départements disposent de chercheurs aptes à appuyer et à guider, sinon à inspirer les initiatives des nouveaux professeurs. En outre, l'université dispose d'une demi-douzaine de centres de recherche; elle est en voie de se doter d'une politique de recherche institutionnelle. Tout

cela témoigne de l'importance de la place que la recherche occupe désormais. Tout cela ne l'exempte pas de critiques, bien entendu. Tout cela ne signifie pas qu'on ne peut rien faire pour favoriser la production de connaissances, quoique, pour un temps encore, les améliorations devront être davantage provoquées par des réorganisations internes que par l'ajout de ressources.

Mais la Laurentienne se situe présentement à un carrefour, du moins est-ce ainsi que je la vois - on a souvent le sentiment de se situer à un point tournant et l'on n'a pas toujours tort! La Laurentienne est en voie de disposer d'une tradition de recherche significative, sur le plan institutionnel, en dépit de sa courte histoire, en dépit du fait que Sudbury se trouve «en région», en dépit de ses dénigreurs, grâce aux travaux et à l'esprit de quelques-uns de ses doyens, grâce à son recrutement, grâce à l'originalité des aventures que sa jeunesse a rendu possible, grâce aussi aux visées de certains de ses administrateurs qui ont su, de diverses façons, encourager les projets tels qu'ils se dessinaient depuis l'intérieur ou tels qu'ils pouvaient être entrepris pour le milieu extérieur depuis l'intérieur. Or cette appréciable tradition qu'elle est en train d'établir doit énormément à l'autonomie de ses producteurs. Mais la tentation est grande de confiner le travail de recherche dans les secteurs qui accordent le plus de prestige à l'institution et, partant, de réduire le champ des possibles,

d'instituer une tradition qui empêchera les productions originales. Il importe, bien entendu, de consolider la recherche dans les domaines où la Laurentienne a acquis une enviable réputation; on se développe souvent en exploitant ce en quoi on réussit bien. Mais il n'importe pas moins de favoriser les aventures originales qui sont la possibilité pour l'institution de se développer en augmentant ses dispositions. Et je crois que l'avenir de la Laurentienne, qui sera à repenser dans quelques années, repose aussi bien sur les politiques de consolidation de forces acquises, lesquelles ont encore à atteindre et leur plein potentiel et leur pleine reconnaissance, que sur les politiques qui favoriseront les productions originales. La Laurentienne a donc pour tâche d'assurer l'établissement d'une tradition montante mais de ne pas empêcher par là les entreprises autonomes aussi bien par rapport à la tradition institutionnelle que relativement aux courants dominants du savoir. La recherche institutionnelle, si elle est souhaitable ne doit pas brimer celle qu'on trouve dans les divers centres et chez les individus particuliers.

Être chercheur à la Laurentienne, c'est certainement s'imposer un énorme travail; d'une part, parce que les institutions à tradition courte, bien qu'elles favorisent les travaux originaux, rendent difficile la reconnaissance des productions internes: il importe alors de persister dans les démonstrations, d'expliquer et d'explicitier, de

démontrer et de redémontrer; d'autre part, parce que les chercheurs qui évoluent loin des grands centres urbains doivent plus souvent qu'ailleurs consacrer une partie de leurs travaux aux requêtes du milieu extérieur. Mais tout n'est pas que pénible besogne. La Laurentienne favorise aussi - sans rendre impossible autre chose - des recherches où la pratique côtoie la théorie, où la théorie doit se marier à l'empirie, offre, par sa vocation «régionale» bon nombre d'objets trop souvent négligés, méconnus, voire inconnus. Elle offre aussi un milieu jeune, où les projets des jeunes producteurs ont droit de cité et occupent effectivement un grand espace dans l'ensemble institutionnel. Une dynamique se crée entre quelques pionniers toujours inspirés et bon nombre de jeunes aux aspirations criantes. Et j'y vois comme un mouvement où l'originalité fuse de partout. Et il importe à nos cadres de veiller à entretenir ce mouvement, car, à la Laurentienne, la stimulation vient moins de la tradition que de l'énergie de ce mouvement et de tout ce qu'il rend possible dans l'esprit des personnes qui l'animent.